

« CE TEMPS INCORPORÉ QU'EST LA MÉMOIRE »

**Des sciences humaines aux sciences exactes en passant
par les arts : interroger le temps et la mémoire avec Proust**

Par Isabelle SERÇA¹

Préambule

Ce titre à rallonge met l'accent sur la pluridisciplinarité - des sciences exactes aux sciences humaines et sociales et aux humanités, en passant par les arts. C'est d'ailleurs cette pluridisciplinarité qui caractérise l'aréopage de l'Académie, des « Sciences » aux « Belles-Lettres », et cette curiosité pour d'autres domaines que celui dont on est spécialiste. Le colloque sur « Proust, sciences et techniques », que nous avons organisé en décembre 2022 avec Yves Le Pestipon et Brigitte Quilhot-Gesseaume, en partenariat avec l'université Jean Jaurès, s'inscrivait dans cette même perspective de confrontation entre littérature et sciences (optique, médecine, mathématiques, aviation...).

Proust et le temps : un dictionnaire

C'est aussi cette approche qui a présidé à l'écriture de l'ouvrage collectif que j'ai dirigé et sur lequel je vais m'appuyer, le dictionnaire *Proust et le temps*, publié en 2022 aux éditions Le Pommier, fondées par Michel Serres : ce livre est le résultat du projet Idex ProustTime - « penser le temps (et la mémoire) avec Marcel Proust, des sciences humaines aux sciences exactes en passant par les arts » - mené avec une petite équipe de chercheurs toulousains de tous bords (physique, neurosciences, histoire, linguistique, arts plastiques...) et quelques personnalités qui nous ont accompagnés comme Étienne Klein, Alain Connes, Maylis de Kerangal, Jean-Yves Tadié ou Francis Eustache, responsable avec Denis Peschanski du programme de recherche « 13-Novembre ». L'idée était de se mettre tous autour de la table, avec la *Recherche* au milieu : je voulais en effet placer la littérature au centre, en *partant* des descriptions que Proust propose du temps et de la mémoire pour examiner comment elles résonnent dans tel ou tel domaine : autrement dit, l'objectif était de se fonder sur les *enjeux cognitifs* de la littérature et non pas, comme souvent dans les projets de ce type, de la considérer uniquement comme un réservoir de belles images, pour illustrer tel ou tel résultat scientifique.

1. Communication présentée à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse à la séance du 28 mars 2024.

Je vais donc réduire l'empan aujourd'hui en instaurant plus particulièrement un dialogue entre littérature et neurosciences autour de la mémoire (avec ça et là quelques aperçus vers l'histoire), en partant des descriptions quasi cliniques de Proust qui font écho avec les résultats des dernières avancées des neurosciences en la matière.

Je crois en effet que la littérature a un caractère avant-coureur : autrement dit, elle met en scène des phénomènes qui restent encore hors de portée de la modélisation des scientifiques ; c'est ce dont témoignent les formulations passées dans le vocabulaire spécialisé des neurobiologistes travaillant sur la mémoire sensorielle et tout particulièrement la mémoire des odeurs, avec des expressions telles que « syndrome proustien », « Proust phenomenon » ou encore « the Proustian hypothesis ».

L'expression qui figure dans le titre en est un bon exemple : cette notion de « temps incorporé » chez Proust illustre très bien la conception contemporaine que se fait la neurobiologie de la mémoire. Un souvenir correspond à quelque chose qui existe dans le tissu biologique du cerveau, une trace précise, physique, inscrite au sein de la matière : la trace mnésique (que l'on observe par la neuro-imagerie). Ce terme de trace n'est d'ailleurs pas sans rappeler les termes par lesquels les philosophes ont de tout temps cherché à appréhender le phénomène mystérieux de la mémoire ; Aristote évoque ainsi « une empreinte de l'impression sensible, comme on dépose sa marque avec un sceau ».

Proust et Ernaux

J'ai cité Proust, car chacun sait en effet que le temps et la mémoire sont les personnages principaux de *À la recherche du temps perdu* et la « petite madeleine » fait partie des références communes, même si on n'a pas lu Proust *in extenso* ! Souvenances, remembrances et autres réminiscences éclosent au fil des pages de la *Recherche*, le passage le plus célèbre étant donc le passage sur la madeleine (qui dans les brouillons était une biscotte) que le Narrateur plonge dans une tasse de thé. Mais je voudrais faire une place à Annie Ernaux, qui relève elle aussi de l'écriture de la mémoire. C'est surtout à son livre *Les Années*, où elle tisse très serré mémoire individuelle et mémoire collective, que nous nous intéresserons ici. Car il faut préciser un dernier point avant d'en venir aux textes, c'est cette différence entre mémoire individuelle et mémoire collective, suivant l'étymologie du terme.

Mémoire individuelle et collective

Le terme de « mémoire » vient de l'étymon latin *memoria*, qui a deux acceptions au singulier : à la fois la « faculté de se souvenir » et l'« ensemble des souvenirs ». C'est bien la *faculté* que vise Proust dans son analyse. Au pluriel, le terme a un autre sens : *memoriae*, ce sont les monuments commémoratifs. *Memoria* renvoie à la mémoire individuelle (« écrire son histoire »), tandis que le sens au pluriel, *memoriae*, renvoie aux monuments commémoratifs et à la mémoire collective (« écrire l'Histoire »).

Je vais m'appuyer sur Proust pour ce qui est de la mémoire individuelle, et plutôt sur Ernaux pour ce qui est de la mémoire collective : même si, comme on le verra, les deux types de mémoire sont intimement liés (écrire son histoire est en lien avec le fait d'écrire l'Histoire avec un H majuscule), le récit *Les Années* intéresse au premier chef les historiens et les sociologues alors que l'expérience solipsiste et la description quasi clinique que Proust fait du fonctionnement de la mémoire le désignent plutôt à l'attention des psychologues et des neurosciences.

Mémoire individuelle

Une des révolutions opérées par la *Recherche*, dont on peut dire qu'elle ouvre la littérature romanesque du XX^e siècle, c'est que son auteur s'intéresse de près à des phénomènes ténus qui échappent à l'analyse, allant toujours plus avant pour mettre en mots l'infime et l'éphémère : une impression, un reflet de soleil sur le toit, une odeur suggestive, ces états intermédiaires entre la veille et le sommeil lorsqu'on émerge des songes ou enfin le fonctionnement de cette faculté si difficile à appréhender, la mémoire. Et c'est en cela que l'œuvre peut dialoguer avec les descriptions savantes, qu'il s'agisse de la psychologie ou des sciences du vivant comme les neurosciences.

Trou de mémoire

J'ai parlé de « révolution », car jusqu'alors de tels thèmes, pour faire vite, n'étaient pas jugés dignes de la grande littérature. C'est d'ailleurs le drame du Narrateur, dont la *Recherche* retrace la vocation : tout au long du livre, il souffre « *de n'avoir pas de dispositions pour les lettres, et de devoir renoncer à être jamais un écrivain célèbre* » (*Du côté de chez Swann*, t. I, p. 176²). Ce n'est qu'à la toute fin, lors de la révélation finale du *Temps retrouvé*, qu'il comprend que c'est justement dans ces impressions impalpables que réside le sens de l'écriture : pressé par le temps qui lui reste, il se met alors fiévreusement à écrire... le livre que nous avons en main et que nous venons de lire !

Le drame du Narrateur, dont les premières ébauches restent incomprises de ses proches, est aussi celui de Proust, qui a dû batailler ferme pour être édité.

Mémoire et oubli

Mais c'est qu'il est difficile, très difficile même, de proposer une description de phénomènes aussi insaisissables que le sommeil ou la mémoire - c'est d'ailleurs ce que tente de faire, à la même époque, le philosophe Bergson. Il est difficile de saisir ces impressions dont nous sommes nous-même l'objet. C'est ainsi que Proust va interroger le sommeil par ces failles que sont l'insomnie ou les phases de demi-réveil, ou qu'il va interroger la mémoire par une de ses composantes nécessaires - l'oubli. La mémoire n'est pas en effet un réservoir de données qui s'accumuleraient au fil de notre vie - ce n'est pas une « mémoire » au sens informatique du terme -, c'est une interaction constante entre ce dont on se souvient et ce que l'on oublie. Pour les neurobiologistes, l'oubli est un phénomène normal, qui permet de « mettre à jour » la mémoire et d'éviter de la saturer puisqu'au fur et à mesure que l'on forme des souvenirs, se modifie l'architecture du réseau neuronal du cerveau.

Mémoire et oubli sont en effet inséparables, le Narrateur le dit lui-même dans un passage de *Sodome et Gomorrhe* où il s'entretient avec une dame dont il ne parvient pas à retrouver le nom. C'est cette forme particulière d'oubli qu'on appelle le « trou de mémoire » : « *Je cherchais à retrouver son nom tout en lui parlant ; je me rappelais très bien avoir dîné avec elle, je me rappelais des mots qu'elle avait dits. Mais mon attention,*

2. Les références à la *Recherche* renvoient à l'édition de *À la recherche du temps perdu* établie sous la direction de Jean-Yves Tadié (voir la bibliographie).

tendue vers la région intérieure où il y avait ces souvenirs d'elle, ne pouvait y découvrir ce nom. Il était pourtant là. Ma pensée avait engagé une sorte de jeu avec lui pour en saisir ses contours, la lettre par laquelle il commençait, et l'éclairer enfin tout entier. C'était peine perdue, je sentais à peu près sa masse, son poids, mais pour ses formes, les confrontant au ténébreux captif blotti dans la nuit intérieure, je me disais : "Ce n'est pas cela." [...] Enfin d'un coup le nom vint tout entier. [...] Dans ce grand "cache-cache" qui se joue dans la mémoire quand on veut retrouver un nom, il n'y a pas une série d'approximations graduées. On ne voit rien, puis tout d'un coup apparaît le nom exact et fort différent de ce qu'on croyait deviner. [...] En tous cas, s'il y a des transitions entre l'oubli et le souvenir, alors ces transitions sont inconscientes » (Sodome et Gomorrhe, t. III, p. 50).

On pense au début du texte de Pascal Quignard, *Le Nom sur le bout de la langue*, qui évoque sa mère « éperdue, lointaine », cherchant « à faire revenir le mot perdu » (p. 58) et à la formulation qu'il propose pour rendre compte de cette expérience : « J'ai la mémoire de ce dont je ne me souviens pas. [...] La mémoire est d'abord une sélection dans ce qui est à oublier, ensuite seulement une rétention de ce qu'on entend mettre à l'écart de l'emprise de l'oubli qui la fonde » (*Le Nom sur le bout de la langue*, p. 61, p. 66).

« J'ai la mémoire de ce dont je ne me souviens pas » : cette formulation paradoxale semble énigmatique, mais elle l'est sans doute moins si l'on admet que souvenir et oubli sont les deux constituants nécessaires de la mémoire. Les neurosciences distinguent ainsi l'oubli véritable (effacement de la trace) et le défaut de rappel (trace présente, mais non accessible) et opposent des formulations comme « je ne me souviens plus/pas » et « j'ai oublié » (qui correspondent à des modalités différentes d'altération des réseaux neuronaux).

Le *défaut de rappel* renvoie à la trace toujours présente mais, comme le disent les spécialistes, c'est la voie vers elle qui est devenue inaccessible.

Pour « oublier », en effet, il faut « avoir su » ; si l'on examine le terme en lexicologue, c'est ce trait sémantique qui distingue « oublier » de son quasi-synonyme, « ignorer » : « ignorer », c'est n'avoir jamais su, alors que pour « oublier », il faut avoir su un jour. Les souvenirs peuvent ainsi à tout moment être perdus - « oubliés » - et les oublis peuvent à tout moment redevenir des souvenirs, à la faveur d'un éclairage différent, d'une nouvelle connexion neuronale, qui sait ? ou bien à la faveur d'une association d'idées plus ou moins spontanée - celle qui surgit inopinément dans la vie de tous les jours ou celle qui apparaît dans le dispositif de la psychanalyse.

C'est en effet sur les terres de l'oubli que s'érige le souvenir. Ainsi lorsque le Narrateur, frappé par un clocher qui lui rappelle celui de son enfance, essaie de se souvenir, il sent au fond de lui « des terres reconquises sur l'oubli qui s'assèchent et se rebâtissent ». La répétition de ce préfixe « re- », emblématique de la *Recherche*, marque bien que ces « terres reconquises » étaient déjà là avant l'oubli. La mémoire ne cesse en effet tantôt de gagner du terrain, tantôt d'en perdre, telle région jusque-là éclairée tombant dans l'ombre, lors d'un « trou de mémoire », par exemple, quand tel autre paysage oublié se retrouve tout à coup sous les projecteurs.

La mémoire compare, classe et finalement sélectionne pour fabriquer notre passé - ce que nous croyons être notre passé et qui l'est au bout du compte dans la mesure où notre temporalité est entièrement idéale, construite par notre pensée. C'est ainsi que travaille la mémoire, avec ses troubles et ses manques, tirant parti de ces aspérités mêmes pour fabriquer notre temporalité, foncièrement subjective : c'est sans doute ce qui nous constitue comme être humain, i.e. un être temporel - qui sait qu'il est mortel.

L'expérience de la madeleine

Le terrain de la mémoire est ainsi sujet aux phénomènes tectoniques qui modifient son relief : ce peuvent être des phénomènes lents et imperceptibles, comme l'érosion qui « effrite » des « blocs » qui se « désagrègent » (*Albertine disparue*, t. IV, p. 172) ou au contraire de véritables séismes, comme l'expérience de la réminiscence dont les vagues d'ondes sismiques provoquent de véritables tremblements de terre qui font apparaître à la surface du sol des souvenirs stratifiés depuis longtemps - des souvenirs *enfouis* alors qu'on les croyait *enfuis*.

Dans la *Recherche*, l'expérience de la madeleine vient ainsi faire se lever le rideau de fond de scène, pour dévoiler un arrière-plan invisible jusque-là. Pendant longtemps, quand le Narrateur « *réveillé la nuit se ressouvient de Combray* » et de son enfance, il ne revoit que « *le décor strictement nécessaire au drame de [son] déshabillage* », au faite duquel trône sa chambre à coucher, « *comme si Combray n'avait consisté qu'en deux étages reliés par un mince escalier, et comme s'il n'y avait jamais été que sept heures du soir* » (*Du côté de chez Swann*, t. I, p. 43) : c'est la *mémoire volontaire* ; mais, aussitôt qu'il reconnaît « *le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que [lui] donnait [sa] tante* », alors, ce décor fait brusquement place à « *tout [le village] et ses environs [...] sorti, ville et jardins, de [sa] tasse de thé* » : c'est la *mémoire involontaire*. C'est cette expérience *a priori* confuse et fulgurante à la fois, en tous les cas volatile et chargée d'affect que Proust cherche à approfondir dans le célèbre passage sur la madeleine : « *Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. [...] Et bientôt [...] je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. [...] D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. [...] Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. [...]*

Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu [...] je remets en face de [mon esprit] la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancré, à une grande profondeur ; je ne sais ce que c'est, mais cela monte lentement ; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées. [...]

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul » (« Combray », *Du côté de chez Swann*, t. I, p. 46).

La réminiscence

On le voit, la réminiscence est fondée sur le hasard : le processus est involontaire. La formule qui signale le souvenir vaut qu'on s'y attache : « *Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu* ». C'est le « *souvenir* » qui est le sujet syntaxique de la phrase, la construction désignant ainsi son caractère actif, et non le Narrateur, qui est en position dative : « *m'est apparu* ».

La réminiscence suppose par définition l'oubli, car il s'agit de retrouver quelque chose qui a été perdu, d'où le titre général, bien sûr (*À la recherche du temps perdu*) et le titre du dernier tome (*Le Temps retrouvé*). Et enfin elle est fondée sur une sensation, en l'occurrence ici une odeur, comme le souligne Proust dans la suite du passage : « *La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté ; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents ; peut-être parce que de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé [...]* ».

Parmi les cinq sens, Proust là aussi a vu juste, en privilégiant ceux du goût ou de l'odorat, qui nous mènent à cette « *région plus intime que celle où nous voyons et où nous entendons, dans cette région où nous éprouvons la qualité des odeurs* » (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, t. II, p. 27). L'œil, voire l'oreille, sont en effet trop souvent sollicités pour être de bons vecteurs alors que « *les odeurs sont perçues par la partie la plus archaïque de notre cerveau* », notent Jean-Yves et Marc Tadié dans leur ouvrage sur *Le Sens de la mémoire*.

« *L'odeur et la saveur* », dit le texte : de fait, ces deux perceptions sont souvent indifférenciées lorsque l'on parle de l'expérience de la petite madeleine. Comme on le sait, le « *goût* » correspond à 10% de saveurs (récepteurs gustatifs de la langue) et 90% d'odeurs (récepteurs olfactifs du nez).

La mémoire olfactive a en effet une grande stabilité dans le temps, une forte puissance d'évocation et un caractère hédonique très marqué.

Mémoire et identité

Mais la réminiscence, comme le montre Proust, n'est pas seulement une expérience esthétique : c'est aussi une expérience existentielle. Comme elle dégage l'essence des choses, la réminiscence dégage l'essence du moi - du *vrai moi*. C'est le vrai moi qui ressuscite en nous lors de cette expérience, cet « être extra-temporel », celui-là seul qui peut « *jouir de l'essence des choses* » : « *Une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous, pour la sentir, l'homme affranchi de l'ordre du temps* » (*Le Temps retrouvé*, t. IV, p. 451).

Cet être « *ressuscité en soi* » est un « moi » pérenne : plongeant ses racines au plus profond de soi, il transcende les « moi » successifs et changeants pour affirmer la vérité de la *continuité*. C'est tout le problème philosophique de la mémoire comme fondement de l'identité personnelle, la mémoire que Locke par exemple assimile à la conscience.

La mémoire *autobiographique*, qui contient les souvenirs propres à un individu qui se sont accumulés au fil de sa vie, présente deux systèmes de mémoire : la mémoire *épisode* (celle qui restitue le souvenir, l'émotion et le contexte) et la mémoire *sémantique* (formée de connaissances générales sur soi et de souvenirs d'événements généraux, sans que l'on ait accès à leur contexte d'apprentissage). C'est elle qui est à

l'origine du sentiment d'identité et de continuité de l'individu. C'est très exactement sur ce sentiment de continuité et d'identité qu'insiste Proust. Dans la scène finale du *Temps retrouvé*, le Narrateur, qui est d'ordinaire soumis à la discontinuité des « *intermittences du cœur* » qui le font tant souffrir, éprouve un sentiment de félicité extraordinaire lorsqu'il entend de nouveau « *le tintement rebondissant, ferrugineux, intarissable, criard et frais de la petite sonnette* » qui annonçait, du temps de son enfance, le départ de Swann à Combray. C'est qu'il découvre alors le « vrai moi », celui qui plonge ses racines au plus profond.

Francis Eustache, pour creuser cette notion d'identité à travers le temps, a recours aux néologismes forgés par Ricoeur. Ricoeur distingue entre identité-mêmeté (*idem*) - ce qui ne change pas, comme nos traits de caractère par exemple et qui nous identifie comme la même personne - et identité-ipséité (*ipse*) - ce qui flue tout au long de notre vie. L'identité *idem* c'est le fait de rester le même, ce sentiment d'être soi que gardent les patients atteints de la maladie d'Alzheimer, mais sous une forme plus rigide ; l'identité *ipse* c'est le fait d'être soi-même à travers le temps. Cette identité-ci est une identité souple et vivante, que perdent les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer, qui savent qui elles sont, mais pour qui tenir une promesse ne veut plus rien dire. C'est l'identité narrative - cette narration de soi toujours renouvelée et qui nous constitue - qui relie les deux pôles de l'*idem* et de l'*ipse*, dit Ricoeur dans *Soi-même comme un autre*. Paul Ricoeur a mis en évidence cette notion d'identité narrative dans *Temps et récit* : chacun de nous se construit en se racontant. On organise le récit de notre vie, on agence les événements dans une trame, dans une narration et c'est cette narration qui produit du sens - un sens, celui-là même que nous inventons.

Qui plus est, la mémoire autobiographique est à l'intersection des deux mémoires, la mémoire individuelle et la mémoire collective.

En racontant ses souvenirs, on élabore une mémoire partagée à travers des récits individuels, construits sur les souvenirs propres à chacun mais portant sur des événements partagés, qui sont transmis et reçus au sein du groupe. Lors de ces échanges, le récit du locuteur évoque à l'auditeur ses propres souvenirs de l'événement, qu'il tend à verbaliser à son tour en « donnant sa version des faits » qui peut corroborer, compléter ou s'opposer à celle qui est écoutée. Un point essentiel de cette mise en récit des événements vécus communément mais individuellement, est qu'elle influence à son tour la mémoire individuelle des participants. D'une part l'évocation du souvenir lors de la production du récit entraîne une fragilisation de sa trace cérébrale, qui est alors davantage susceptible d'être modifiée. D'autre part, sa verbalisation en contexte social privilégie généralement certains éléments de celui-ci, en particulier ceux qui sont le plus susceptibles d'être déjà partagés par les interlocuteurs, et ces éléments seront plus prégnants dans la trace modifiée. Ainsi, la version de mon souvenir personnel des événements que je verbalise n'est pas absolument fidèle à ce souvenir (puisque'elle met la lumière sur certains points tout en en laissant d'autres dans l'ombre) et, en contrepartie, elle est produite de sorte à la rendre plus facilement compatible avec celles de mes interlocuteurs. C'est ce que les neuropsychologues appellent le « rappel collaboratif », qui contribue à uniformiser la mémoire partagée, et donc à renforcer l'intégration de chacun au groupe.

Mémoire individuelle et mémoire collective

Ce phénomène peut s'examiner à plusieurs échelles : dans une famille ou un groupe restreint jusqu'à un pays par exemple.

C'est l'objet du projet en cours « 13-Novembre », porté par le neuropsychologue Francis Eustache et l'historien Denis Peschanski, que de mettre au jour la construction conjointe et interactive des mémoires individuelle et collective des attentats parisiens de novembre 2015.

Le « tournant social » a tardé à s'imposer en psychologie et en neurosciences, mais il est devenu effectif depuis une bonne vingtaine d'années. On ne peut plus séparer artificiellement mémoire individuelle (qui serait l'objet de la neuropsychologie et des neurosciences) et mémoire collective (qui serait l'objet des historiens) : toute mémoire individuelle a une composante individuelle et une composante collective. Maurice Halbwachs a été un des premiers à formaliser la chose du côté des sciences sociales avec *Les Cadres sociaux de la mémoire* paru en 1925 : « *Le plus souvent, si je me souviens, c'est que les autres m'incitent à me souvenir, que leur mémoire vient au secours de la mienne, que la mienne s'appuie sur la leur [...]* ».

C'est très exactement l'objectif d'Annie Ernaux dans *Les Années* que d'examiner de près comment s'élabore, à partir d'un individu, la mémoire collective, en tricotant serré les deux types de mémoire, à l'échelle d'une société. Elle propose ainsi une « *autobiographie impersonnelle* », pour reprendre l'oxymore par lequel la narratrice désigne dans le livre son entreprise. Cette narratrice, de l'après-guerre aux années 2000, ne dit jamais *je*, mais tantôt *nous* et tantôt *on*.

Le repas familial : Les Années, Annie Ernaux

Une scène montre particulièrement bien comment interagissent mémoire individuelle et mémoire collective ; c'est celle du repas familial, sorte de fil rouge dans le livre : « *Les jours de fête après la guerre, dans la lenteur interminable des repas, sortait du néant et prenait forme le temps déjà commencé [...], le temps où l'on n'était pas, où l'on ne sera jamais, le temps d'avant. Les voix mêlées des convives composaient le grand récit des événements collectifs, auxquels, à force, on croirait avoir assisté. [...] Sur fond commun de faim et de peur, tout se racontait sur le mode du « nous » et du « on ». Ils remontaient en des temps où eux-mêmes n'étaient pas encore, la guerre de Crimée, celle de 70, les Parisiens qui avaient mangé les rats. [...] Dans la polyphonie bruyante des repas de fête, avant que surviennent les disputes et la fâcherie à mort, nous parvenait par bribes, entremêlé à celui de la guerre, l'autre grand récit, celui des origines. [...] Se mettaient en place les fils d'une parenté difficiles à débrouiller durant des années jusqu'à ce qu'enfin on puisse délimiter correctement les « deux côtés » et séparer ceux qui nous sont quelque chose par le sang de ceux qui ne nous sont « rien ».*

Récit familial et récit social c'est tout un. [...] Au sortir de la guerre, dans la table sans fin des jours de fête, au milieu des rires et des exclamations, on prendra bien le temps de mourir, allez ! la mémoire des autres nous plaçait dans le monde » (*Les Années*, pp. 22, 23, 28, 31).

Ernaux décrit le passage de souvenirs d'une génération à l'autre : les parents, qui sortent de la Seconde Guerre mondiale et qui la racontent à travers les répercussions qu'elle a eues sur eux ; les grands-parents, qui vont y mêler leurs souvenirs de la Première Guerre mondiale qu'ils ont vécue, et même qui vont raconter des événements qu'ils n'ont pas eux-mêmes connus comme la guerre de Crimée, mais dont ils ont entendu parler dans leur enfance. Le cercle familial transmet ainsi des souvenirs aux enfants qui vont à leur tour fabriquer leurs propres souvenirs à partir des récits de leurs ascendants. De même que les grands-parents n'ont pas connu la guerre de 1870 mais ont en tête

les récits que leur en faisaient les anciens, les enfants qui étaient trop jeunes pour avoir connu la Seconde Guerre mondiale, comme la narratrice, engrangent les récits qui se déroulent autour de la table, au-dessus de leurs têtes. Ils vont alors intérioriser ces souvenirs, les faire leurs en les modifiant, en les adaptant, en les recréant.

Par rapport aux « grands récits », on notera que si cette mémoire collective est en phase avec celle de l'individu, elle aura un rôle de catalyseur dans la reconstruction de ses souvenirs en leur permettant de devenir acceptables. Si, au contraire, ces deux formes de mémoire se construisent de façon désordonnée, voire antagoniste, elles seront toutes deux fragilisées. Ainsi, si l'on prend le grand récit de la Seconde Guerre mondiale, les habitants de Caen, qui avaient perdu des proches lors des bombardements des Alliés après le débarquement, pouvaient difficilement faire chorus avec le « grand récit national » posant les Américains en sauveurs...

Histoire et mémoire

On touche là aux relations, difficiles et complexes, parfois conflictuelles, entre mémoire et histoire. Les historiens sont par définition des « sauve-mémoire », mais parfois aussi des « trouble-mémoire » quand ils mettent en évidence la pluralité des mémoires, souvent affrontées. Par exemple il n'existe pas *une* mémoire de la guerre d'Algérie, mais des mémoires qui aujourd'hui encore s'opposent, entre celles portées par les Pieds Noirs, les Algériens, les Français de France, etc. On l'a vu lors de cette rencontre en septembre 2021 qui eut lieu à l'Élysée à l'instigation de l'historien Benjamin Stora, lorsque le Président de la République a reçu une petite vingtaine de jeunes dont les grands-parents avaient été combattants du Front de libération nationale (FLN), harkis, rapatriés, pieds-noirs, militaires français ou membres de l'Organisation armée secrète (OAS).

En conclusion, comment écrire l'histoire ? Vaste question, que je ne ferai que poser ici puisqu'il est temps de conclure. Peut-être à la manière d'Annie Ernaux, qui, à travers la voix de la narratrice des *Années*, met en avant ce lien fondamental entre mémoire et histoire : « *Ce que le monde a imprimé en elle et ses contemporains, elle s'en servira pour reconstituer un temps commun, celui qui a glissé d'il y a si longtemps à aujourd'hui - pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l'Histoire* » (*Les Années*, p. 251.)

Envoi

On le voit, la littérature est partie prenante de cette description de la mémoire, que tentent de mener à bien les neurosciences. Ainsi, faire appel à la littérature, c'est la concevoir non seulement comme un réservoir de belles histoires ou de belles images poétiques, non seulement comme un espace à part pour les doux rêveurs, mais aussi comme un moyen de connaissance : un lieu où l'on peut aller plus avant pour comprendre - comprendre le monde comme nous comprenons nous-même.

Faire le pari que les textes littéraires nous aident à penser, c'est tabler sur les enjeux cognitifs de la littérature, qui construit et transmet des savoirs. C'est miser sur la vertu heuristique des images littéraires comme la métaphore ou la comparaison, fondées sur l'analogie : dans une démarche interdisciplinaire - comme celle qui a guidé le dictionnaire *Proust et le temps* ou qui est à l'honneur dans ces murs - les images sont aussi un *moyen* de se comprendre, entre spécialistes de domaines très éloignés.

Les scientifiques insistent eux-mêmes sur la difficulté qu'il y a à mettre en mots telle intuition ou telle représentation. Pour expliquer la naissance de l'univers, les astrophysiciens sont par exemple obligés de remonter à un temps où le temps n'existait pas, en tous les cas ne se déroulait pas comme dans notre univers actuel - « avant » le Big Bang, si l'on peut dire, à ceci près que l'expression « avant » est impropre, puisque précisément le Big Bang représente la naissance du temps et de l'espace... Comment par ailleurs se représenter le temps dans la théorie quantique, alors que, comme le souligne Alain Connes, «*notre écriture, notre langage, notre réflexion est indexée sur le temps linéaire*» : «*nous n'avons pas de mots pour le dire* », concluait-il.

Si les scientifiques n'ont pas les mots pour le dire, peut-être la littérature les a-t-elle...

Bibliographie

Ernaux, Annie, *Les Années*, Paris, Gallimard, 2008.

Halbwachs, Maurice, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, P.U.F., 1925.

Proust, Marcel, *À la recherche du temps perdu*, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade » (4 vol.), 1987-1989.

Quignard, Pascal, *Le Nom sur le bout de la langue*, Paris, P.O.L., 1993.

Ricœur, Paul, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1985.

-----, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

Serça, Isabelle (éd.), *Proust et le temps : un dictionnaire*, Paris, Le Pommier, 2022.

Tadié, Jean-Yves et Marc, *Le Sens de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1999.